

CABINET de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, entre South et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Le Carnaval et ses leçons.

Que le Carnaval de cette année aien un succès très grand, peut-être sans exemple, on n'en saurait douter.

Nos hôtels, nos maisons de pension ont donné difficilement place aux étrangers qui y étaient reçus. Il est heureux qu'il en ait été ainsi, car nos visiteurs ont vu que nous savons nous amuser et amuser nos hôtes.

Pour comprendre la portée de notre carnaval il ne faut pas se borner à voir les choses à leur surface, il faut les analyser avec la réflexion voulue, les observer sous tous leurs aspects, il faut enfin voir les physiologies des étrangers, comprendre les impressions qui s'y peignent, l'étonnement, la surprise, l'admiration, autant de mouvements de l'âme.

On nous jugeait avec quelque sévérité autrefois, on nous croyait incapables de donner aux choses sérieuses de la vie la moindre considération. Que de fois, pour avoir le droit, si droit c'était, de nous critiquer, de nous trouver des arrières, des rétrogrades même, on nous trouvait aimables; la pile était trop amère pour nous l'offrir sans la sucrer.

On pourrait chercher de nos jours une juste raison pour nous emboîtrer aux yeux du monde qu'on ne la trouverait pas. La routine, le pétiement sur place, la marche en arrière ont été remplacés par le progrès. Dans nos rues, sur nos squares publics, nos chaussées, nos trottoirs, dans nos industries, notre commerce, nos procédés de culture, de chauffage, d'éclairage, ce progrès se constate.

Voilà les leçons à tirer de notre Carnaval, qui n'aura pas peu contribué à nous engager sur la voie qui mène à la richesse, à la prospérité.

Les choses sont changées en 1911; nous n'allons plus au Nord, c'est lui qui vient à nous, car c'est de nous maintenant que vient la lumière.

Félicitons-nous donc d'avoir gagné des fêtes dont la réussite a été complète, qui ont été un irrépressible attrait. Demourons fidèles à la tradition; amusions-nous aux jours gras et en plus nous notre Mardi Gras du plus vif éclat; les gros sacs que nous nous octroyons sont la bonne semence qui féconde le sol et fait fleurir toutes les branches de l'activité humaine.



Christophe Colomb.

Paris, 13 février.

Un journal parisien l'apprenait l'autre jour: le musée de Marine, toujours en sub-sistance au Louvre, a reçu une réduction de la caravelle qui porta Christophe Colomb par delà l'Océan. Le public sera, j'imagine, admis à la voir aux environs du 11 octobre, anniversaire de la découverte de l'Amérique. Ce n'est pas, à vrai dire, une exacte copie du petit bâtiment fameux, pour cette raison insigne que le bâtiment n'existe plus et qu'on n'en possède aucune image certifiée. C'est une simple restitution d'après des documents relatifs à d'autres caravelles du quinzième siècle, telles que pouvait être celle de maître Colomb. Je ne sais si des pièces de ce genre, d'une vérité purement conjecturale, sont vraiment à recueillir en des Musées d'histoire; mais quel qu'un plaidé auprès de moi pour les posséder en un simple aspect de vraisemblance, allume des idées. Est-ce que le Pierrefonds de Viollet-le-Duc, par exemple, malgré tout le talent du constructeur, reproduit de la façon la plus certaine la fortresse de Louis d'Orléans? Ce détail d'authenticité de l'évocation n'impeche pas, chaque été, d'innombrables caravanes de visiteurs d'aller, à travers la forêt de Compiègne, se donner, dans le vieux château inventé de neuf presque de fond en comble, des émotions de moyen âge. Peut-être même la curiosité commune n'en est-elle que plus aiguillonnée.

Pareillement, l'approximative réduction de la nef colombienne n'aura nul besoin d'un autre caractère. Les innocents s'ébahiront à la regarder, comme si elle était sinon esthétique, au moins parfaitement véridique. Pour les autres, elle sera un symbole, une invite à la méditation, le "memento" du commencement d'une ère humaine aux évolutions inférieures. Voilà qui est bel et bon. Ce point de vue ne railiera sans doute pas au Louvre, l'unanimité des suffrages. A Pierrefonds, par contre, l'illustre savant trouverait un cadre supérieurement approprié à son objet et tout le monde serait d'accord. Mais laissons là ces impertinences...

On remarque, au musée de Lyon, le célèbre carton de Chenavard rappelant la primitive arriération des nouvelles terres d'outre-mer aux domaines de l'Europe. A l'avant de sa galère capitaine—la légendaire caravelle—redresse Christophe Colomb, entouré de captifs suppliants et d'Espagnols enlissant sur le navire des richesses inouïes, des charges d'aromates, de l'or, des figures de dieux et jusqu'à des mantoux de plumes. La physiologie du grand Génois se partage entre l'extase et la curiosité; les visages de ses compagnons expriment le grossier triomphe et la cupidité brutale. Allégorie vague à l'égard du pittoresque, tout à fait vaine à l'égard des pensées! Mieux vaut, cent fois, se représenter l'héroïque marin, aux premiers jours de sa découverte, inquiet, troublé autant que radieux et vivant dans une réalité pareille à sa plus admirable conception. Avec quelle impatience, par cette nuit d'émancipation de millions d'étoiles du 11 octobre 1492, sûr d'avoir la terre devant soi, il dut, à son bord, attendre l'aurore bénie! Et quelles délices, au lever du soleil, dans le spectacle enchanté de ces deux eaux lumineuses! Ça et là, parmi des verdure féeriques, des cases se groupent, faites de troncs de palmiers, rehaussées d'ornements ingénus. Dès que les étrangers se montrent, les indigènes épouvantés se dispersent. Tout décide une tribu de pêcheurs doux et humbles, dépourvus d'art, — un peuple enfant, inoffensif, facile à rassurer.

Depuis, le livre de Marco Polo à la main, Colomb nourrit son rêve. Il se croit à l'extrémité de l'Inde, au pays du grand Khan. Cet archipel inconnu, aux îles si divinement vertes, ne peut être, à son avis, que le mystérieux archipel indien. La Chine doit être proche très proche; il s'en tient convaincu. Ainsi l'illusion de l'enveloppe et l'accompagnement. C'est comme en dehors de lui que s'accomplit son éclatant et prodigieux destin.

A sa cinquième escale, l'amiral descend à Cuba—cette Cuba que pleure l'Espagne à laquelle il l'avait donnée. Un éblouissement vient aux aventuriers du vieux monde de cette nature vierge où le vent chante dans les palmiers, où tout est vision de la jeunesse de la terre.

Est-ce là un continent? Afin de s'informer, deux de ses meilleurs lieutenants s'engagent vers l'intérieur. Colomb leur a dit: "Nous sommes, évidemment, sur le chemin de Z-yto et de Quinsay, à quelque cent lieues de ces merveilleuses villes. Allez devant vous; relevez tous les points signalés par Marco Polo; poussez jusqu'au palais du grand Khan et offrez lui, en mon nom, des vergettes et tout ce qui pourra lui plaire. Sachez, le long de la route, les ressources propres à chaque région. Autevoir et bon courage..." Et les deux hommes, posent sur leur dos leur bagage de pèlerins, se sont mis en marche.

Au surplus, Christophe Colomb poursuit le cours de ses destinées. De voyage en voyage, il ouvre le trésor de ses conquêtes. C'est la Guadeloupe, et la Jamaïque, et c'est le Domin que aussi... Mais, sur ses pas, à ses premiers retours, quel universel enthousiasme! Peu s'en faut, au commencement, qu'on ne le traite comme les Indiens de Cuba avaient traité ses envoyés, par prosternement et adoration.

Le roi Ferdinand l'eût gratifié du titre pompeux de "grand amiral de la mer Océane". Il est, de droit authentique, vice-roi des royaumes conquis. On peut voir en lui, à la fin du quinzième siècle, la forte incarnation de l'Europe agissante, s'imposant au reste de la terre, prédisant à l'œuvre nouvelle de colonisation. Le malheur veut que l'œuvre coloniale à peine entreprise, la discorde s'anime aux rangs des colons. Des jalouses, on passe aux colères; des colères, on en vient aux haines. Le héros est profondément meurtri.

En 1498, Don Christophe a pris pied en terre ferme, repus la mer et longé la côte entre l'Océan et le Caraïbe, établit des postes, jette les bases d'une organisation régulière. Son illustre caravelle est son quartier général. Hélas! les éductions à chaque instant fomentées, les rivalités féroces entre les Européens et les cruautés dont on ne peut les empêcher d'user envers les indigènes, s'aggravent sans fin. Quelques mécontents rentrés en Espagne y travaillent odieusement à discréditer le grand homme. L'inique mouvement s'accroît. N'est-il pas commis la pire imprudence en faisant un si haut sort à un Génois — presque à un ennemi? En cette voie les choses vont vite. Un homme violent, du nom de Bobadilla, chargé de conduire une enquête sur les faits et gestes de l'amiral le fait mettre aux fers au fond d'un navire. Le Roi s'indigne de si barbares procédés et rappelle Bobadilla à rendre justice à Colomb. Même un nouveau vice-roi est désigné au gouvernement du Nouveau-Monde. Combien de fois, depuis, les lointaines affaires ont été mêlées avec semblable illogisme et péril arbitraire! Un regard sur la caravelle nous emplit l'âme de philosophie. C'est quasi périodiquement que se renouvellent ces tristesses de l'histoire...

PAULINE VIARDOT.

D'un magistral article de M. Saint-Sagès, sur Pauline Viardot, détachons ces passages:

Je n'ai pas eu la joie d'entendre la Malibran, mais Rossini m'en a parlé. Il lui préférait sa sœur. Mme Malibran, me dit-il, avait l'avantage de la beauté, et, de plus, elle est morte jeune, laissant le souvenir d'une artiste en pleine possession de ses moyens; mais elle n'était pas musicienne; à l'égal de sa sœur et n'aurait pas été capable, comme elle, de se raviver au déclin de sa voix.

Mme Viardot n'était pas belle; elle était pire. Le portrait qu'en a fait Ary Schœffer est le seul qui reproduise l'aspect de cette femme sans pareille et donne l'idée de son étrange et puissante fascination. Ce qui la rendait surtout captivante, plus encore peut-être que son talent de cantatrice, c'était sa nature, une des plus étonnantes, certes, que j'ai rencontrées. Parlaient et écrivaient couramment l'espagnol, le français, l'italien, l'anglais et l'allemand, elle était au courant de la littérature de tous les pays, en correspondance avec toute l'Europe.

Elle ne se souvenait pas d'avoir appris la musique; dans cette famille Garcia, la musique était l'air que l'on respirait. Aussi protestait-elle contre la légende qui représentait le père Garcia comme un tyran, brutalisant ses filles pour les faire chanter. Je ne sais comment elle avait appris les secrets de la composition; sauf le maniement de l'orchestre, elle les connaissait tous, et les nombreux "lieder" qu'elle a écrits sur des textes français, allemands et espagnols, témoignent d'une plume impeccable. Au rebours de la plupart des auteurs qui n'ont rien de plus pressé que d'exhiber leurs produits, elle s'en cachait comme d'une faute; il était fort difficile d'obtenir qu'elle les fit entendre; les moindres, cependant, lui eussent fait honneur. Elle donnait comme un chant populaire espagnol une chanson d'un caractère sauvage, au rythme obéissant, dont Rabinstein raffolait; il me fallut plusieurs années pour lui faire avouer qu'elle en était l'auteur.

En collaboration avec Tourguénief, elle a écrit d'éblouissantes opérettes qui sont restées inédites et n'ont été représentées que dans l'intimité. Une anecdote curieuse montrera quelle était la souplesse de son talent de compositeur. Amie de Chopin, de Litz, ses goûts la portaient volontiers vers l'avenir, alors que M. Viardot affichait en musique les opinions les plus rétrogrades; il trouvait Beethoven trop avancé.

Un jour qu'il avait pour convive un ami imbu des mêmes idées, Mme Viardot leur annonça l'intention de leur faire entendre un magnifique air de Mozart, qu'elle avait découvert, et elle leur chanta un grand air, avec récitatif, arioso, allegro final, qui fut porté aux nues, et qu'elle avait tout simplement écrit pour la circonstance. J'ai lu cet air; les plus malins s'y seraient trompés.

Mais il ne faudrait pas croire, d'après cela que ses compositions fussent des pastiches; elles avaient, au contraire, une saveur très originale.

Chulalongkorn. Le roi Chulalongkorn, n'est pas encore enterré et il ne sera incinéré qu'un mois de mars. La raison de ces retards tient à ce qu'au Siam cette cérémonie

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

THEATRES.

ORPHEUM.

Le programme présenté cette semaine à l'Orpheum est sans contredit un des meilleurs de la saison, et la foule qui se pressait hier dans la salle a manifesté sa satisfaction par de longs applaudissements.

Le programme actuel restera à l'affiche toute la semaine et assurera des salles comblées à ce populaire théâtre.

CRESCENT.

Les amateurs de comédie attendent chaque soir au Crescent pour voir jouer "A Whining Miss". L'interprétation de cette pièce est parfaite, aussi les acteurs recueillent-ils de chaleureux applaudissements.

En matinée demain.

Théâtre de l'Opéra.

La seconde représentation d'Aida sera donnée ce soir, et pour ajouter à l'attrait du spectacle, plusieurs ballets seront dansés et la marche égyptienne sera exécutée. La salle, nous leissons-nous dire, sera bien garnie; pres-que toutes les places, en sont prises.

Jeudi, Lakmé et grand ballet dansé par tout le corps de ballet. L'opéra est très bien monté et aura comme interprètes les meilleurs artistes de la troupe. Carmen vendredi; Thaïs samedi.

TULANE.

Le rideau ne s'est levé hier au Tulane qu'après le passage de Comus à l'angle des rues Bâtonne et Canal, mais la salle s'est remplie en un clin d'œil.

Rarement pièce a-t-elle eu une vogue aussi grande que "The Dollar Princess". Elle est jouée par une troupe hors ligne. Matinée aujourd'hui.

Départ des escadres.

Quand paraîtront ces lignes, si rien n'est venu y mettre obstacle, les deux escadres française et américaine, auront levé l'ancre.

L'Amiral de Lajarte est invité à visiter la Mobile, c'est donc dans le port de cette ville qu'il se rendent les trois croiseurs français. Quelle impression les marins français en porteront-ils de la Nouvelle-Orléans? espérons la meilleure, car s'ils ont été fêtés partout et par tout, le ciel lui-même a paru vouloir contribuer à l'agrément de leur séjour en versant sur la terre une chaleur printanière.



GEO. MCKAY ET JOHN CANTWELL, A L'ORPHEUM.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL

TROISIEME PARTIE

LE MARTYRE D'UNE MERE

TOUS LES BONHEURS

(Suite)

Incapable d'une indécence. Tu plais à la demoiselle et à son père... Tu plais à mon cousin Samson, qui est un aimable vieillard, et tu plais aux trois vieilles Parques que tu es venu avant ton départ, qui sont nos associées et partagent les bénéfices de ton expédition. Crois-moi, profite de l'occasion. Elle est rare et tu n'en trouveras pas des douzaines comme elle. On a beau dire que la fortune ne fait pas de bonheur... elle y contribue puissamment. Vaux tu que je te dise!

Il égréna une grappe de raisin superbe et continua: — Tu te marieras un jour ou l'autre, moi aussi, quoique j'affirme souvent le contraire, et Samson de même... C'est toujours par là qu'on finit quand on n'a pas commensé de bonne heure, car une compagne dans la vie n'est pas nécessaire, même si elle ne fait que soigner nos douleurs... Quel de plus alléchant à voir que la fin de ces endardes qui ont trop tardé et ne gardent autour d'eux que des mercenaires!... Crois moi donc... Je te parle en ami... Tu es tous les atouts dans ton jeu... Profites-en!

Il versa à son ancien camarade un petit verre de son excellent cognac que Roger connaissait de longue date, et lui dit: — Maintenant, le sort en est jeté. A ta santé!

— A ta tienne... Tu es été pour moi un bon ami, un vrai...

— Je le sais aujourd'hui plus que jamais et ma franchise te le prouve!

— Je le sais et tu ne saurais croire à quel point j'en suis touché.

— Que fais-tu? — Le baron ne répondit pas. — Il laissa tomber sa tête sur sa main, appuyé sur coude à la table et réfléchit un instant. — La pendule sonna une heure. — Le déjeuner avait été expédié lestement.

Roger se releva sans avoir prononcé une parole. — Il dit la main à son ami et se disposa à sortir. — Où vas-tu? lui demanda Bernard Dupré. — Rue Saint-Pierre rendre mes comptes. — A. M. Leboar? — Oui. — Dis-lui que je t'ai fait la commission, pour le dîner... — Sois tranquille. — Rien de plus, surtout. — Convenus. — Et à ce soir... — Oui.

Il sortit. Resté seul, Bernard Dupré hochait la tête en songeant: — Sa folie le tient toujours... N'aimait-elle pas Catherine... pourtant elle est charmante... ou il faudra qu'un de nous se dévoue, Samson ou moi. Lequel des deux?

TOUTES LES DOULEURS

Gervais, le grand concierge de l'hôtel de Marans, à l'heure où le baron de Rouves, quittait son ami Bernard Dupré, était encore à table et savourait un délicieux déjeuner qui lui venait des cuisines de sa généreuse maîtresse.

Gervais était un Normand de la plaine de Caen. Les plaines de Caen jadis étaient peuplées de géants. On y va voit encore, bien que tout dégénéré, à ce qu'on assure. Ce jour-là, Gervais, qui devait sa place de suisse à sa belle prestance, avait deux convives à sa table.

Pour les frais du festin, il n'en prenait aucun soin. Quand la patronne se trouvait chez elle avec son personnel, Gervais était servi comme un roi.

Il commandait son menu. Les emplettes se faisaient aux frais de la princesse... pardon! de la comtesse. — C'était une ancienne coutume de la maison de Marans. Elle était bonne à suivre, quand on le peut.

Or, les deux dames, madame de Marans et sa nièce, étaient de retour à Paris depuis une huitaine de jours. Mais en quel état! L'enlèvement de la petite Madeleine les avait plongées dans la consternation et le deuil. Pendant de longues semaines, la comtesse avait été cloûée à Varèse près de sa malheureuse

nièce, atteinte d'un mal dont la jeunesse devait triompher mais qui demandait des soins incessants et un repos absolu.

Abréolons les projets avaient été bouleversés. La comtesse irritée, prête à la guerre, s'était décidée à établir son quartier général à Paris. Elle y avait appelé ses gens; elle y était rentrée, tandis que, voulant éviter des interrogatoires auxquels il se refusait jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il la lassât, et le chagrin lui livraient sa victime pieds et poings liés et l'obligeaient à souscrire à ses conditions, si dures qu'elles fussent, le mari de Mathilde était devenu introuvable.

Où était-il? Personne ne le savait. Les deux convives du grand Caennais n'appartenaient pas à la plus haute aristocratie de France. Ils n'en étaient pas moins estimables.

Il y avait un homme et une femme, un couple parfaitement assorti. Le mari, ancien cocher de maison bourgeoise, était un gros homme qui avait dû être fort imposant sur son siège.

Il répondait au nom de Bruno, la femme, qui était sa légitime épouse, avait vu le jour sur les bords du Rhin, à quelque distance de Strasbourg. C'était la belle-sœur de son

ciège de l'hôtel de Marans, veuf depuis longtemps. L'ancien cocher, retiré avec de petites rentes dans une de ces étroites maisons qui pullulent aux environs de Montrouge, vers Fontenay-aux-Roses et qu'il avait achetée, comme le lieutenant de la "Dame blanche", sur ses économies, était doué d'une de ces bonnes natures contentes de peu et qui s'accommodent parfaitement de leur condition.

En fait de jardins, il n'en trouvait pas d'aussi admirables que le sien, pas plus grand qu'un monchoir de poche et dans lequel il cultivait avec amour une trentaine de pieds de salade, quelques carottes et du persil toujours convert de l'abondante poussière soulevée par les piétons et les voitures qui passaient à sa porte.

Sa femme, qu'il n'appelait jamais que Gretchen, le seul mot allemand qu'il oubliait, avait dû être une assez jolie fille dans sa jeunesse.

Mais les fourneaux de sa cuisine — car elle était ordon-bleue de son métier — avaient risqué sa peau, brûlé son teint, et détruit la fraîcheur que son mari vantait de souvenir, en la regardant avec des yeux où il y avait une véritable amitié et comme un reflet de sa reconnaissance pour les jouissances — exquisées, madame! — que ses talents de cuisinière lui procuraient régulièrement deux fois par jour.

En somme, c'étaient de braves gens. Les deux ménages, celui du cocher et celui du grand concierge de l'hôtel de Marans, avaient été stériles, ce qui permettait aux Bruno de placer leur capital en rentes viagères.

Fréquemment, depuis qu'elle s'était retirée, elle venait rendre visite à leur beau-frère et plus d'une fois la comtesse qui les connaissait les avait emmenés avec elle à son château de Marans, où il y avait de la place et une bonne cuisine pour tout le monde.

Il était donc presque de la maison. A table, devant une langouette à la bordelaise, que le grand cuisinier des patronnes offrait à son ami Gervais et à ses invités, les deux beaux frères et "Gretchen" causaient sans bruit, comme s'ils eussent craint de troubler la paix et le silence de cette demeure si joyeuse jadis, lorsqu'une voiture s'arrêta à la porte.

Le Normand avait l'oreille fine. Il se leva aussitôt en disant: — Une visite pour nous. C'était le docteur Roussel, le grand médecin, l'ami de la maison, celui qui était venu voir sa jeune oiselle le jour du néfaste mariage.

Descendu de son coupé, il passait sous la voûte d'entrée. Son beau visage encadré de cheveux et de favoris gris som-